

Homélie du 3 juillet 2121
Remise du pallium par le Nonce

A la Cathédrale

Jr 1, 4-9
1 Co 4, 9-15
Mc 3, 13-19

Archevêque de Tours et 135^e successeur de saint Martin depuis le 5 janvier 2020, je reçois le pallium en cette cathédrale aujourd'hui. Un peu d'étoffe sur les épaules qui indique une responsabilité particulière, qui semble comme augmenter encore le poids de la charge.

En ce temps si complexe de l'Histoire où les autorités sont sans cesse contestées, remises en cause ; en ce temps où les fonctions ne portent plus ceux qui les reçoivent mais où il faut payer sans cesse de sa personne pour porter une fonction, recevoir une responsabilité de plus ne soulève pas nécessairement l'enthousiasme. Pourtant, à y regarder de plus près, ce poids sur les épaules en évoque un autre, le poids d'une poutre de bois sur les épaules d'un homme en Israël il y a 2000 ans. Le Pape Benoit XVI le disait : « Le pallium, tissu en pure laine placé sur mes épaules, peut être considéré comme une image du joug du Christ ». Ce poids sur les épaules, ce pallium, n'est jamais, de fait, qu'une participation plus étroite au fait de porter la croix du Seigneur ou plutôt de la porter avec Lui, Lui qui l'a portée pour un seul motif, un motif essentiel : pour aimer jusqu'au bout, donner le salut au monde et réunir toute l'humanité pour la conduire au Père du ciel. Donc, comme le disait saint Martin lui-même : « non recuso laborem » ; je ne refuse pas le travail.

Or quel est ce travail, ce labeur, symbolisé par ce pallium, sinon le signe d'une communion plus étroite avec le successeur de Pierre, pour, avec lui, assurer la communion et la conduite de l'Église universelle, pour avoir une vraie sollicitude pour notre Province avec mes frères évêques de Bourges, de Blois, de Chartres et d'Orléans ? Or cette communion de l'Église n'est pas simple. Jésus lui-même l'a expérimentée dans son cœur, dans sa chair. L'évangile nous montre d'ailleurs que la dernière chose que Jésus fait avant d'entrer dans sa Passion, c'est d'entrer dans une grande prière au cœur de laquelle Il prie pour l'Église, pour les siens afin « qu'ils soient un », qu'ils soient unis. Non pas parce que l'unité serait plus belle ou plus pratique, mais parce que, comme le souligne Jésus avec force « que tous soient un afin que le monde croie ». L'unité, la communion ecclésiale est avant tout une condition de fécondité de la mission.

1-Cette mission est d'autant plus importante que la communion, l'unité n'est pas seulement essentielle pour l'Église mais également pour la société, notre société dans laquelle l'Église déploie sa mission.

La société, en effet, a elle aussi besoin d'unité. Or notre société est justement en crise, en fracturation. Le 5 janvier 2020, lors de mon installation, j'avais pris la parole à la fin de la célébration, et j'avais évoqué au moins deux défis qui attendaient notre pays et pour lesquels la mobilisation de toutes les bonnes volontés était nécessaire, y compris les forces spirituelles et religieuses. Un premier défi est celui du changement de mode de vie devant lequel nous sommes en raison du « réchauffement climatique » ; un second défi est celui, paradoxal, du « refroidissement social », de la montée de la violence dans la société. Des mois de pandémie n'ont fait qu'accélérer l'urgence de traiter ces deux défis et auront été le révélateur d'autres difficultés. La cohésion de notre pays est en jeu, comme de nombreux analystes le montrent. On parle volontiers d'une déstabilisation, d'une dé-civilisation de certains lieux, du désengagement des citoyens dans la vie publique, d'une désocialisation. Le pays, déjà fracturé, « s'archipellise » jusqu'au « séparatisme ».

Il est vrai que la « maison commune », c'est-à-dire la société dans laquelle nous vivons, qui est le fruit d'une sédimentation séculaire, connaît une forte transformation. Nous avons d'abord, consciencieusement, tout au long des deux siècles passés, démonté la toiture, le toit de la maison. Le toit, c'est-à-dire le ciel, la perspective transcendante, le sens, la finalité de la vie. On l'a remplacé, il est vrai par des « faux plafonds », des dynamiques immanentes, « le grand soir » qui a fait long feu, le progrès

dont nous mesurons aujourd'hui tout à la fois l'aspect fascinant mais aussi les ambiguïtés. Depuis quelques temps, la toiture de la maison commune de ce qui faisait notre unité, étant démontée, nous nous sommes lancés dans un démontage plus rapide encore du plancher, ce qui nous porte. A grand coup de déstructuration et aujourd'hui de woke et de cancel culture, il semble que nous assistions au démontage systématique de ce qui faisait notre commune humanité, notre « grammaire de l'existence », la dimension universelle de la personne humaine, ce qu'est cette personne. On parle déjà chez certains philosophes de « post-humanité ». Nous passons de l'agora à l'algorithme.

Nous laissons peu à peu derrière nous, notre mémoire commune, ce qui avait tissé l'étoffe de notre civilisation jusqu'alors ; un art de vivre qui se fondait sur Jérusalem, sur Athènes et sur Rome. De Jérusalem, nous avons reçu le mystère d'un Dieu, le Dieu de la Bible qui entre dans l'Histoire et, dès lors, donne un sens à cette Histoire, ce qui, en nous détachant de la cyclicité répétitive du monde païen, ouvrait l'horizon et permettait l'espérance. Nous laissons derrière nous Athènes. Car, si l'Histoire a un sens, il s'agit alors de la penser, de la réfléchir, de l'interpréter et pour cela de mettre en œuvre notre raison et de chercher la vérité. C'est cette recherche de la vérité qui va fonder la science, l'éthique à travers les siècles. Enfin, après Jérusalem et le sens de l'histoire, Athènes et la recherche de la vérité, il y avait Rome, c'est-à-dire, à partir du sens et de l'Histoire et de la vérité, l'état de droit qui structurait la société autour du bien commun et inhibait la pulsion de violence des individus. Aujourd'hui, le sens de l'Histoire semble se réduire à la perspective des prochaines soldes et des black Fridays ; la recherche de la vérité se réduit à la dérive des fake news et de la « post vérité » ; le bien commun meurt étouffé sous le poids du narcissisme et des droits subjectifs.

La toiture a disparu ; notre plancher, notre socle commun, noble et séculaire s'étiolé ; on voit le vide à travers les planches. La maison commune de l'Humanité se mue en un radeau flottant sur les flots de la société liquide. Certains pourront trouver le diagnostic brutal ou pessimiste, mais il s'étale partout. Car, comme Régis Debray l'a écrit, « pour faire d'un tas un tout, il faut quelque chose au-dessus du tout ». Or il n'a plus rien au-dessus du tas.

2-Comment faire alors ? Et que faire pour nous qui sommes chrétiens, disciples de Jésus en cette période de l'Histoire ?

Certainement l'avenir est incertain. Jamais, peut-être à aucun moment de l'Histoire, nous n'avons aussi peu pu prévoir ce que sera demain. Comme nous le savons, selon la formule, « l'Histoire ne repasse pas les plats » ou bien, comme l'écrivait André Frossard, « si elle les repasse, se sont rarement les meilleurs ». Nous comprenons alors l'inquiétude de nombre de nos contemporains. Nous sentons, devant l'incertitude, combien la tentation – et j'utilise volontairement ce mot – combien la tentation donc est grande de se laisser aller à des peurs et des illusions : repartir en marche arrière vers des temps supposés idéaux ou encore s'enfuir au désert, ou se mettre en repli, c'est-à-dire le risque du « bunker » comme dit le Pape François. Mais nous manquerions alors à notre mission ; nous manquerions de foi, de confiance ; nous manquerions surtout d'espérance ; l'Eglise manquerait à sa mission qui est d'annoncer la libération, le salut par le Christ et de manifester au monde la sainteté de Dieu.

Nous manquerions surtout de vraie charité. Rappelons-nous les propos de Charles Péguy dénonçant la « dérive de la mystique en politique ». Péguy ne craignait pas d'abord comme il l'a écrit un « modernisme de la pensée », mais ce qu'il appelait « le grand modernisme du cœur et de la charité » qui fait que le vrai risque est toujours, dans l'Histoire, que l'Eglise ne soit plus un peuple, celui de Dieu mais, je cite, « une affaire de classe sociale », « une espèce de religion supérieure pour classes supérieures de la société, de la nation, une misérable sorte de religion distinguée pour gens censément distingués ; par conséquent tout ce qu'il y a de plus superficiel, de plus officiel en un certain sens, de moins profond ; de plus inexistant ; tout ce qu'il y a de plus pauvrement, de plus misérablement formel ; et d'autre part tout ce qu'il y a de plus contraire à son institution ; à la sainteté, à la pauvreté ». « Il suffit » conclut-il « de se reporter au moindre texte des Evangiles ». Fin de citation.

Rien ne serait donc plus contraire à la mission de l'Eglise que de tomber dans le piège qui traverse l'Evangile, cette prétention de se croire « du bon côté » ou « du côté des bons », de se mettre en surplomb des autres. Pire encore, se regarder être du côté des bons. Jeanne d'Arc qu'on interrogeait quant au fait de savoir si elle était en état de grâce répondra, vous le savez : « Si j'y suis que Dieu m'y garde, si je n'y suis que Dieu m'y mette ». Le publicain de l'Evangile rentrera chez lui justifié par sa pauvre prière, quand le pharisien qui se complaisait dans ses œuvres cultuelles et morales, lui, attend encore le souffle de la grâce

dans son cœur qui se nécrose. Comme l'écrit l'actuel Cardinal de Bologne : « la fraternité, n'est pas négociable ».

Nous n'avons donc pas le choix. Nous sommes contraints par l'Esprit du Christ à être à la hauteur du temps dans lequel nous sommes. Car, comme le dit la philosophe Chantal Delsol, si « la chrétienté va mal », la chrétienté, c'est-à-dire un « modèle de société », le christianisme, lui, va bien. Et le Pape François nous le rappelle, c'est le christianisme qui nous appelle à vivre une conversion missionnaire de l'Eglise. Elle commence par la rencontre de Jésus, qui fait vivre de lui, goûter la joie de la rencontre avec lui, qui change nos vies, éclaire le but de notre existence, et déborde de nous, nous met en sortie pour témoigner de Lui. Il s'agit alors de rester profondément unis, en communion, pour vivre cette mission dans tous les lieux où des cœurs attendent cette révélation, où il s'agit d'avoir le souci de la paix, de la justice et de la fraternité. Mais cette mission, comme je le disais au début de mon propos demande l'unité : « que tous soient un afin que le monde croie »

Or cette communion ecclésiale est triple. Il s'agit de vivre la communion de foi par la proclamation de la foi commune, en invitant nos contemporains à découvrir la beauté du mystère de la foi. Il s'agit de vivre la communion liturgique par la prière, l'adoration et le culte spirituel. Il s'agit de vivre la communion de gouvernement de l'Eglise, la communion dans le service, en portant aux personnes de notre temps la consolation, la réconciliation, en aidant à défendre la dignité de chacun et de chacune et en servant en particulier les plus fragiles. C'est ce service, service de la communion que symbolise le pallium que je porte désormais.

Et cela n'est pas rien, ici à Tours. Car le mot pallium vient du latin, peut-être le savez-vous, qui signifie manteau. Ici à Tours, a vécu saint Martin qui, sous les portes d'Amiens, a donné la moitié de son manteau à un pauvre dont il découvrira qu'il était en fait le Christ qui le visitait. Ici, à Tours, a vécu saint Martin qui refusera de commencer à célébrer le culte car il y avait plus important, le vrai culte en esprit et en vérité, celui qui consiste à honorer le Christ dans le pauvre avant de célébrer le Christ qui s'est fait pauvre. Il ne s'agit pas de sacrifier l'Evangile au nom du Saint Sacrifice. Ici à Tours, par fidélité à l'Evangile et à la suite de saint Martin, il nous faut vivre l'un et l'autre. Partager notre manteau pour revêtir le Christ et ne pas déchirer sa tunique.

Oui, ici à Tours, alors que nous fêtons les 1650 ans de la consécration épiscopale de saint Martin, c'est à nous, tous ensemble, d'être uni, d'être en communion pour que le monde puisse croire.

Amen.

+ Vincent Jordy
Archevêque de Tours